

Dominique  
PÉRICHON

motus



LA LITTÉRATURE  
A L'ESTOMAC



Dominique Périchon

*Motus*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Alice Charbin

© le dilettante, 2004.

ISBN 978-2-84263-404-9

*À Nora*



Le dépliant de la compagnie est formel : rien à craindre sur ce navire, insubmersible sous tous rapports, capable de recevoir une avarie de dix mètres sur la coque sans frémir, une égratignure à peine, un reste de varicelle. Bordés que nous serons dans le confort et la sécurité trois étoiles, que pourra-t-il nous arriver, sinon gagner notre vie, prendre l'air et nous scotcher aux semelles le souvenir du jour ?

Assis sur un banc, dans un hall de gare, je lis le dossier (deux feuilles) que mon

agent m'a donné, en attendant l'heure du départ.

Car j'ai un agent, un vrai, qui prend des pourcentages au passage, qui fume le cigare dans des vestes d'animateurs télé, qui épingle derrière son fauteuil de bureau les photos où on le voit en compagnie des stars du cinéma, de la chanson, de l'horticulture, de l'aviron par équipe, il s'en fout de la matière : c'est la célébrité qui l'intéresse, lui, plus entomologiste qu'impresario en fait. Tour à tour mécène à l'antique, père de famille, capitaine d'entreprise, il se débrouille toujours pour prêter le meilleur de lui-même et me proposer un coin au festival du rire, de la marionnette, de la ficelle si ça existait, pour combler les vides de mon emploi du temps. Il pousse la sollicitude si loin qu'il cotise de tous côtés pour ma sécurité sociale, mes assurances chômage en prévision du jour où les boîtes ne voudront plus me conserver...

Il y a deux jours, il m'appelle et m'annonce la bonne nouvelle ! Un engagement de dix jours sur une croisière troisième âge, un de ces voyages organisés par les caisses de retraite heureuses et honorées d'offrir à leurs adhérents la joie de pouvoir trotter au grand large pour une somme raisonnable. Bien fait pour moi. À force de voir les autres en touristes dans leurs jaquettes mal taillées et leurs pacotilles à reflets, à force de couler mes soirées sur l'air de la danse de mon ventre, un juste retour des choses m'envoie un direct dans l'imagination.

Mon agent (cet homme est mon bienfaiteur, un jour je lui souhaiterai d'aller crever lui et son écurie, pour de pareilles idées) a donc réussi à caser trois de ses poulains comme il dit souvent, les Outsiders de l'Art Ringard comme je dis toujours mais ça ne fait plus rire personne, dans une odysée arthritique du plus bel effet pour nos carrières respectives... Il y

a des jours où c'est un grand aveugle,  
Homère à sa façon. Coincé plus d'une  
semaine sur le bleu de la Méditerranée  
alors que je n'aime que l'Atlantique et ses  
vagues vertes et sales qui ne mènent nulle  
part. Ça en bouche des horizons, un tel  
idéal. Assez bien payé cependant.

Rien à craindre, je disais.

Je suis artiste de variétés, ventriloque. L'artiste de variétés, le ventriloque, gagne sa vie le bras dans l'intestin d'une marionnette : ici pas besoin de talent, c'est de la dextérité qu'il faut, un doigté de proctologue. En huit minutes de toucher habile je plie péniblement une salle en deux. Avec une seule main, les dents bien serrées, bel exercice de l'intérieur...

« Je vous trouve absent aujourd'hui, Monsieur Machin...

– C'est que j'ai un rendez-vous !

– Rendez-vous ? Avec qui ?

– Avec... une poupée!»

(*rires*)

On verra le funambule jouer gracieusement avec la mort (minimum une jambe cassée), le magicien surprendre, le contortionniste faire presque mal, le lanceur de couteaux un peu peur. Mais moi, virtuose du diaphragme, pince-sans-parler, je divertis dans mes grands jours, change à peine les idées, digestif que je suis.

Quand je sors de scène, Machin sous le bras, un très doux mal de tête me cogne aux tempes. Les moments qui suivent n'incitent pas au rêve. Mon bel habit de lumière se découd hors des projecteurs, baille aux revers, donne des signes alarmants de faiblesse. Accroché dans la penderie avec ses fils qui dépassent, le bâti bien apparent, il pourrait faire douter de la répartition exacte des rôles : OÙ EST LA MARIONNETTE ? Mais je mène la revue, pas question de piquer

au truc du double envahissant : mon vampire de poche, je lui cloue les articulations quand je veux. Le héros, même minable, c'est moi.

« Monsieur Machin, avez-vous remarqué...

– Remarqué quoi, l'artiste ?

– ... que ça fait quinze ans que je vous empale sur mon avant-bras ?

– Je vous en suis reconnaissant, d'autant plus que votre main est manucurée. Mais pensez donc un jour à retirer votre montre-bracelet... »

*(rires)*

Il y avait l'infiniment grand, l'infiniment petit, voici l'infiniment rien du tout. Moi et mon matériel sur l'allée du retour, entre deux aubes, slalomant dans les cageots des marchands de primeurs, premiers rosés du matin... On a la poésie qu'on se destine finalement, et si pour moi c'est un

joli mélange de gens qui arrivent et de gens qui vont se coucher, dans le frais, dans le froid du dehors, sur des pas-de-porte, je l'ai sans doute mérité, je le traîne en tout cas. Mais c'est un boulet dont la chaîne est si longue que je ne distingue même plus le boulet, coup de chance alors. C'est le refrain de tous mes jours ce petit moment, la scie qui me raccompagne fidèlement chaque nuit de travail de Novotel de province en Hôtel de la Gare et ce n'est pas plus triste que certains trafics de la vie courante chez les personnes bien, j'ai juste l'air de revenir d'une fête foraine avec une grosse poupée à volants à la main, Machin dans sa valise.

Sans cette allégorie du temps qui piétine, je suis un passant de plus, vague nocturne qui va s'échouer dans une dernière image sur son propre lit ce soir. Seuil, escalier, serrure, cri du sommier, coup d'œil à la nuit, et je dors.

*(soupirs)*

Il y a quarante-huit heures, donc, je récupère le billet de train chez mon agent. La secrétaire me donne le cahier des charges du périple : huit représentations en dix jours ! Huit ! Même en variant au maximum les textes, je ne vois pas comment le troisième âge embarqué va tenir sans se lasser de ce duo à ficelles qui ne suscite que d'énormes points d'interrogation au-dessus des têtes... J'ai animé des matinées enfantines : les enfants regardaient mes chaussettes, la bouche plate du pantin, ils essayaient de coincer un mouvement sur mes lèvres, rien d'autre. J'aurais bissé le numéro, ils me brûlaient vif. Et dans les hôpitaux ils préféraient la télévision, c'est plus vivant... Huit représentations ! À la troisième ils vont me lapider avec du Stéradent, pas possible. Le mal de mer commence, le chèque que je touche calme à peine ce roulis.

Je passe au cabaret, le temps de rafler mes petites affaires dans la loge commune et je rentre préparer ma valise. Deux journées à moi avant de prendre le train direction le Sud où l'on embarquera pour la décade de la bonne humeur. J'ai du temps libre : je dormirai, je passerai voir Églantine au doux nom de rosacée, qui m'offrira son lit et tout ce qui l'accompagne si son caractère ondulant et fragile (elle a été dépucelée à quinze ans par un vieil oncle mais elle en garde un assez bon souvenir) lui permet de me reconnaître comme son amant le plus sympathique. C'est une malade avec de jolis yeux qui profite de mes relations dans le milieu médical (le pharmacien du coin est un admirateur) pour se fournir en Témesta et divers calmants dont elle raffole. Avec la colline de flacons qu'elle monte peu à peu dans un placard, et qui en dit haut sur sa consommation de friandises du bonheur, elle pourra bientôt construire une tour

Eiffel, un genre de Valium Tower subventionnée par la Sécurité sociale. Les tranquillisants comme moyen d'expression, idée à creuser.

Pauvre fille finalement et je ne vaux guère plus à la laisser imaginer que je suis son accoudoir dans la vie, un soutien à domicile alors qu'elle a surtout de jolis yeux. Je n'en sors pas, des marionnettes, je leur donne rendez-vous maintenant et je couche avec.

Le premier regard d'Églantine est un sémaphore de son état matériel : paupières plombées couvrant à demi ses (jolis) yeux et l'on sait que le moment sera vapoureux des calmants mal digérés ; œil rond, pupille fixe et il y a de la sexualité dans l'air...



On a tout dit, tout montré sur les gares du matin, la métaphore est pleine. Les ouvriers, les cadres, les étudiants se piétinent dans les wagons alignés le long des quais, chacun ruminant sa leçon de la journée, son minutage précis, l'agenda sous le nez. C'est une série de casseroles enfilées les unes dans les autres en poupées russes, un petit train-train populaire et donc désespérant. Ici le vide n'a pas sa place et ces gens-là n'ont pas d'heure : ils ont des horaires... Je me sens plus artiste que jamais dans le sens folklorique du terme, parmi ces abonnés de l'aller-retour.

En suivant les indications de mon billet et des panneaux, je trouve à la première errance mon train, mon compartiment. J'avais très envie de coller la marionnette dans le wagon à bagages mais il ne faut pas pousser trop loin le mépris, après tout le fraiseur ne frappe pas sa machine une fois sa journée terminée.

Je me ressaisis et j'envoie un grand sourire à mon décor : Églantine au revoir, la concierge donnera de l'eau au canari, je leur rapporterai respectivement un cendrier volé sur le bateau, une carte postale et un os de seiche. Je sème la joie autour de moi, c'est mon métier, je suis ventri-loque. À nous deux SNCF.